

belle main et signées G. M. Tsita, et divers autres objets qui avaient évidemment été placés là comme en lieu sûr. Cette journée, ou plutôt cette matinée, ne coûta la vie à personne parmi nous, les habitants s'étant enfuis. De leur côté, ils ne perdirent qu'un homme qui s'était d'abord caché, mais qui, ayant été découvert par un de nos gens, se disposait à l'attaquer la sagaie à la main, lorsque notre homme le transperça de sa baïonnette. »

La chapelle de Tsita avait été détruite par la foudre en juillet 1879. Le catéchiste Jérémia Poutlé ne pouvait se consoler de cette perte, nous disent M. et Madame Mabille. Ses collègues d'autres annexes étaient venus le voir et cherchaient à le consoler en lui disant : « C'est Dieu, le maître de cette maison, qui l'a brûlée ; il saura bien réparer ce malheur. » M. Mabille eut alors l'idée de faire ce que l'on appelle dans le pays une *Séthabathaba*, c'est-à-dire une collecte que les chefs organisent dans des cas d'intérêt public et qui se fait en objets en nature. Chacun voulut contribuer à celle-là, les païens aussi bien que les chrétiens, et la chapelle fut rebâtie. Cette fois-ci, elle eût pu être détruite par la main des hommes ; bénissons Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis.



LETTRE DE M. LE DOCTEUR CASALIS A SA FAMILLE

Morija, le 2 décembre 1880.

J'espère que mes frères dont les stations sont près de la frontière, et notre cher Dieterlen surtout, vous tiennent au courant de la marche des hostilités dans ce malheureux pays. Pour nous, qui sommes pour ainsi dire au cœur du Lessouto, les communications avec l'extérieur sont complètement interrompues. Depuis le 19 octobre, nous n'avons eu qu'une fois des nouvelles d'Hermon, et voici quinze jours que nous n'avons rien reçu de Thaba-Bossiou. Le cercle de

fer et de feu se rapproche cependant graduellement de nous, très lentement il est vrai, néanmoins les forces coloniales font des progrès, et un de ces jours elles nous passeront sur le corps. Leur camp n'est pas très éloigné de Boléka, du côté de Liphiring. Du haut de notre montagne, nous les voyons distinctement et nous pouvons suivre les diverses évolutions des deux armées (1). Voici plusieurs jours qu'on se canarde à distance; les Bassoutos sont retranchés derrière des collines et des rocs que les blancs n'osent pas prendre d'assaut à cause des sagaies. Leurs boulets vont tomber le plus souvent au delà des retraites des natifs, et leurs balles ne frappent que les rochers derrière lesquels ils se tiennent. Beaucoup de tapage et de fumée, et, relativement parlant, peu de résultat. Les journaux de la Colonie disent sans doute qu'on tue les Bassoutos par centaines, peut-être même par milliers. Ils se trompent.

Cela n'empêche pas que je n'aie beaucoup à faire pour réparer en quelque mesure les affreuses conséquences de cette triste guerre. Malheureusement, je ne suis que trop dans mon élément cette année. Je suis naturellement chirurgien en chef dans mon service d'hôpital. Henri Dyke est mon interne; nos évangélistes David Sofonia, Jobonyana, Maboé, sont nos infirmiers. Ce qui me désole, c'est le refus obstiné que ces malheureux Bassoutos opposent généralement aux amputations. J'ai deux cas affreux de fractures de membres qu'il faudrait absolument amputer, mais pas moyen de décider les patients. J'ai en ce moment douze blessés à demeure, et comme chacun d'eux a un ou deux compagnons pour le soigner, il se trouve que nous avons toute une population accumulée dans les bâtiments de l'école, ce qui crée une belle occasion d'annoncer l'Évangile. Mon brave cousin Henri Dyke s'occupe de ce soin avec beaucoup de zèle.

(1) La distance est de quatre heures à pied, mais du haut des montagnes, grâce à la pureté de l'air, on voit très loin en ce pays-là.

(Note des Réd.)

Dieu merci, nous jouissons tous d'une excellente santé, moi surtout. C'est une grande grâce que le Seigneur nous fait. Nous avons encore des provisions en abondance, quoique la famine soit grande dans certains districts. On m'assaille pour du blé indigène et il est difficile de toujours refuser. L'année est d'une fertilité exceptionnelle ; les champs en culture sont magnifiques, mais pourra-t-on les sarcler ? C'est là ce qui nous inquiète. Les chefs appellent tous les hommes aux combats et toute la besogne des champs repose sur les femmes. Mais nous ne sommes pas inquiets, nous savons que tout sera dirigé pour le mieux. C'est une des salutaires leçons de l'épreuve ; on apprend à tout remettre à Celui qui a compté tous nos cheveux. Jusqu'ici, Morija a été fort tranquille ; sauf l'absence presque totale des hommes de la station et le passage constant de guerriers armés jusqu'aux dents, on ne soupçonnerait pas qu'une lutte acharnée se livre à vingt et quelques kilomètres d'ici. Même la petite boutique que notre brave marchand Wells a laissée ici, fait pour environ sept livres sterling d'affaires par jour. Depuis qu'il est parti, son commis David Sébaka a pu vendre pour près de mille livres. Malheureusement son stock est à peu près épuisé. Voilà un bel exemple de l'honnêteté des noirs.

Mais adieu, je ne puis pas en dire plus long aujourd'hui. Dieu vous garde et nous garde, nous aussi.

Dr E. CASALIS.

QUELQUES LIGNES DE M. JOUSSE AU DIRECTEUR DE LA
MAISON DES MISSIONS

Thaba-Bossiou, 3 décembre 1880.

Cher frère,

Malgré le péril des temps, nous sommes encore en vie et jouissons d'une bonne santé. Cernés de toutes parts, privés